

GRAMMAIRE SOUBIYA

PREMIÈRE PARTIE

PHONETIQUE

CHAPITRE PREMIER

Les sons.

1° *Les voyelles.*

§ 1. — On trouve en Soubiya les cinq voyelles simples *a, e, i, o, u*. Elles sont brèves quand elles ne sont pas accentuées; longues quand elles sont accentuées. *a* et *i* se pronoucent comme en français; *e* est presque toujours ouvert, parfois fermé, jamais muet; *o* est le plus souvent ouvert, plus rarement fermé; *u* a toujours le son de *ou* français.

Dans certains mots il est assez difficile de savoir s'il faut écrire *o* ou *u*. Là où il y a doute j'écris *u*, ce qui me semble étymologiquement plus juste.

Le Soubiya n'a pas de voyelles nasales. On trouve cependant \bar{i} dans les deux interjections : \bar{i} , oui, et \bar{i}/\bar{i} , vraiment.

On ne rencontre également pas de diphtongues dans la langue; quant deux voyelles se rencontrent, elles se combinent ou se contractent (cf. § 11), ou bien l'une ou l'autre doivent être prononcées.

Dans un ou deux mots, comme *ku sia*, creuser, *ku dia*, manger, le *i* est presque un *y*, tant il se prononce rapidement.

2° *Les consonnes.*

§ 2. — Le Soubiya possède les 21 consonnes suivantes :

	Explosives.		Continues.		Liquide.	Nasales.	Semi-voyelles.
Labiales	<i>b</i>	<i>p</i>	<i>r</i>	<i>f</i>		<i>m</i>	<i>w</i>
Dentales	<i>d</i>	<i>t</i>	<i>z</i>	<i>s</i>	<i>l</i>	<i>n</i>	
Palato-Dentales	<i>dj</i>	<i>ch</i>		<i>sh</i>		<i>ny</i>	<i>y</i>
Gutturales	<i>g</i>	<i>k</i>	<i>h</i>			<i>ñ</i>	

On remarquera que le Soubiya ne possède pas de consonnes aspirées ; en fait de sons simples, il lui manque *j* (z̄ de Lepsius), *ç* et *r*. Cette dernière lettre est remplacée ici, comme dans toutes les langues du Zambèze, par *l*, dont le son est parfois intermédiaire entre *l* et *r*, et qui ne se trouve jamais devant *i*.

b, *p*, *f*, *m*, *t*, *n*, *k* se prononcent exactement comme en français.

v a un son légèrement plus aspiré que le *v* français.

d ne se prononce exactement comme en français qu'après la nasale, dans le digramme *nd*. Non précédé de la nasale, on ne le trouve que rarement devant des voyelles autres que *i* ; il a un son plus atténué que celui du *d* français, et qui se rapproche un peu de celui de *l*.

z se prononce comme en français ; parfois, surtout après *n*, il se prononce comme un *dz* très doux.

s est toujours dur, comme en français lorsqu'il est initial.

dj est *d* (très atténué), suivi du *j* français ; il équivaut au *dž* de Lepsius.

ch a le même son qu'en anglais dans *church*. C'est le *tš* de Lepsius ; en français il faudrait le représenter par *tch*.

sh a le même son que le *sh* anglais ou le *ch* français ; c'est le *š* de Lepsius.

g est toujours dur (comme dans *gare*) ; il ne se trouve presque jamais seul, mais est pour ainsi dire toujours précédé de *n* (*ng*).

h est toujours aspiré comme en anglais ou en allemand.

ny équivaut au *gn* français (comme dans : *seigneur*).

y a le son du *y* français dans *Bayonne*; *w* se prononce comme en anglais.

En fait *y* et *w* ne sont que les voyelles *i* et *u* devenues consonantes.

ñ (fort rare d'ailleurs) est la nasale gutturale simple (comme dans l'anglais : *singing*).

§ 3. — En écrivant le Soubiya, je me suis efforcé de suivre, dans la mesure du possible, le système orthographique le plus généralement en usage pour les langues Bantou, c'est-à-dire celui de Steere et des missionnaires anglais de la côte Est. Il n'est pas très scientifique, il est vrai, mais il a l'avantage d'être fort pratique et d'une application facile. Je ne m'en sépare qu'en écrivant *ñ* (au lieu de l'incommode *ng'* de Steere) et *dj* (au lieu de *j*).

Si j'ai préféré ne pas adopter le système scientifique du *Standard Alphabet* de Lepsius, malgré les hautes qualités qui le caractérisent, c'est d'abord qu'il oblige à se servir de signes souvent fort incommodes, et surtout qu'il est presque abandonné pour les langues Bantou. Il a paru préférable, toutes autres raisons mises de côté, de se servir de l'orthographe qui semble avoir le plus de chances de l'emporter. Tout le monde s'en trouvera mieux.

3° *Les consonnes nasalisées.*

§ 4. — La nasale (*m*, *n* ou *ñ*) peut se placer devant presque toutes les consonnes, soit au commencement, soit au milieu des mots. On obtient ainsi une série complète de consonnes nasalisées, qui sont d'un emploi très fréquent. Comme on le voit par la table suivante, *m* se place devant les dentales et les palato-dentales, et *n* devant les gutturales (cependant, pour simplifier l'orthographe, j'écris partout *ng*, *nk*, au lieu de *ñg*, *ñk*, qui seraient plus justes).

Labiales	<i>mb</i>	<i>mp</i>	<i>nr(mv)</i>	<i>n/(mf)</i>	
Dentales	<i>nd</i>	<i>nt</i>	<i>nz</i>	<i>ns</i>	(<i>nd</i>)
Palato-Dentales	<i>ndj</i>	<i>nch</i>			
Gutturales	<i>ng</i>	<i>nk</i>	(<i>np</i>)		

La nasale ne se place jamais devant *sh*; placée devant *h* et *l*, elle détermine des changements phonétiques qu'on trouvera décrits § 8.

OBSERVATION. — *nv* et *n/* sont plus fréquents que *mv* et *m/*.

4° Combinaison de consonnes.

§ 5. — En dehors des consonnes nasalisées, le Soubiya ne connaît aucune combinaison de consonnes. Toute consonne doit toujours être immédiatement suivie d'une voyelle.

Mais les semi-consonnes (ou voyelles consonantes) *y* et *w*, peuvent suivre certaines consonnes. Ainsi *y* se trouve après *n* et *b* (*ny*, *by*); *w* peut suivre à peu près toutes les consonnes simples ou nasalisées (*bw*, *fw*, *vw*; *mw*, *tw*, *mbw*, etc.).

OBSERVATION. — Il faut cependant remarquer que quand un *w* précédé d'une consonne est suivi d'un *o*, ce *w* s'élide toujours. Ex. : *luzimbo lo muntu*, la chanson de l'homme (au lieu de *luzimbo lwo muntu*).

5° Syllabes.

§ 6. — Une syllabe Soubiya est toujours ouverte, c'est-à-dire qu'elle se termine invariablement par une voyelle. Elle se compose soit d'une simple voyelle, soit d'une voyelle précédée d'une consonne simple ou nasalisée, suivie ou non d'une semi-voyelle.

Ex. : *bwa-to*, canot; *u-nda-vu*, lion; *ba-mbwa*, chiens, etc.

6° *Accentuation.*

§ 7. — Comme dans presque toutes les langues Bantou, l'accent tonique retombe en Soubiya sur la pénultième. Ex. : *mu-kwáme*, homme; *izúba*, soleil, etc.

Les monosyllabes sont soit proclitiques, soit enclitiques, c'est-à-dire que pour ce qui concerne l'accent ils doivent être considérés comme ne faisant qu'un avec les mots qu'ils précèdent ou suivent. Ex. : *mwan'á ngu*, mon enfant; *a bá di ku chíta*, il faisait, etc.

Quelques verbes monosyllabiques ont cependant l'accent; ainsi : *ba í*, ils allèrent; *ba sí*, ils creusèrent, *ba dí*, ils mangèrent, etc. D'autres ne l'ont pas ainsi *bá ti* : ils dirent, etc.

CHAPITRE DEUXIÈME

Changements phonétiques.

§ 8. — Les changements phonétiques qui intéressent les *consonnes* sont fort rares. Voici ceux que j'ai pu observer :

1° Après la nasale, *l* devient toujours *d*, et *h* toujours *p*. Ex. : *iñombe indotu* (rad. -*lotu*), un beau bœuf; *mpo* (rad. *ho*), c'est là.

2° Devant *b* et *p*, la nasale *n* devient *m*. Ex. : *ba mbona* (= *ba n-bona*), ils me voient; *mpo* (= *n-ho*), c'est là.

3° Devant *i*, *l* devient toujours *d*. Ex. : *ku díla*, pleurer; *a dídi*, il pleura.

§ 9. — Il faut aussi noter ici un curieux cas d'*attraction de nasales*, qui se remarque également dans la plupart des langues Bantou de l'Ouest, et qui est peut-être une de leurs principales caractéristiques.

Les suffixes directifs *-ila* et *-ela* (cf. § 161) deviennent *-ina* et *-ena*, quand la dernière syllabe du verbe auquel ils se joignent, contient une nasale pure (*m* ou *n*). Ainsi de *ku mana*, finir, on forme : *ku manina*; de *ku zima*, s'éteindre, *ku zimina*.

OBSERVATION. — En général, en Soubiya, *l* ne semble pas pouvoir suivre une syllabe qui contienne une nasale pure; on a, par exemple, *ku mena*, comme équivalent du verbe Se-Souto : *ho mela*, croître.

Dans d'autres langues (le Lonyi, par ex.), l'attraction des nasales se fait sentir aussi à la désinence du Parfait.

§ 10. — Un phénomène parallèle est celui de l'*harmonie des voyelles*, qui se remarque d'ailleurs dans la grande majorité des langues Bantou (à l'exception du groupe Sud-Est, et peut-être de celui du Nord-Ouest). Quand le suffixe directif suit un verbe, dont l'antépénultième contient les voyelles *a*, *i* ou *u*, le suffixe est *-ila* ou *-ina*; quand la voyelle de l'antépénultième est *e* ou *o*, le suffixe est *-ela* ou *-ena*. Ex. : *ku saha*, chercher; *ku zimba*, chanter; *ku hangula*, dépendre, font au directif : *ku sakila*, *ku zimbila*, *ku hangwila*; tandis que *ku teka*, puiser, et *ku onda*, saisir, font : *ku tekela*, et *ku ondela*.

OBSERVATION. — L'harmonie des voyelles se fait aussi sentir parfois dans la formation du Parfait (cf. § 104). Ainsi : *ni lowete* (de *ku lowa*); j'ai ensorcelé; *ni tontwele* (de *ku tontola*), je me tais; *ni bwene* (de *ku bona*), j'ai vu, etc.

§ 11. — Quand deux *voyelles* se rencontrent, elles ont une tendance très marquée à se contracter ou à s'assimiler; parfois aussi l'une d'elles est élidée.

1° *a* + *a* devient ordinairement *a*. Ex. : *h'a bona* = *ha a bona*, s'il voit.

a + *i* — *e* — *h'ena* = *ha ina*, il y a.

a + *u* — *o* — *h'o zubwa* = *ha u zubwa*, si tu entends.

a et *e*, *a* et *o* ne se contractent pas généralement. Ainsi : *a endi*,

il alla; *ba ondi*, ils saisirent. Cependant *a + e* devient parfois *ee* ou *e*. Ex. : *be enda* ou *b'enda* = *ba enda*, ils vont.

2° *e* s'élide souvent devant *a*. Ex. : *mu sial'aho* = *mu siale aho*; restez ici. Devant les autres voyelles *e* ne s'élide pas.

3° *i* s'élide le plus souvent devant *a* et *i*. Ex. : *ch'a*, *l'a*, *n'izi* pour *chi a*, *di a*, *ni izi*. Quelquefois l'élision n'a pas lieu; ainsi on trouve aussi bien *di a*, *ni a*, que *l'a* et *n'a*.

i + u devient parfois *o*. Ex. : *ch'o enda* = *chi u enda*, alors il va. Mais le plus souvent *i* s'élide devant *u*. Ex. : *ba b'ena n'umbwa* (= *ni umbwa*), ils avaient un chien.

4° *u* devant une autre voyelle devient généralement *w*. Ex. : *luzimbo lwa kwe* (= *luzimbo lua kwe*), sa chanson (cf. aussi § 5, OBS.).

Devant un autre *u*, *u* est ordinairement élidé. Ex. : *kulo* (= *kuulo*), jambe.

OBSERVATION. — Quand *i* n'est pas précédé d'une consonne, il devient *y* devant *a*, *o* et *e*. Ex. : *inombe ya ko*, ton bœuf; *ingubo yo muntu*, la couverture de l'homme; *inyama y'enombe*, de la viande de bœuf.

§ 12. — Comme tous les mots Soubiya finissent, et comme beaucoup commencent aussi, par une voyelle, ce système de contraction et d'assimilation des voyelles est poussé très loin dans le langage.

La contraction et l'assimilation se font sentir en effet aussi bien d'un mot à l'autre que dans le corps des mots. Il en résulte que, dans le langage parlé, plusieurs mots sont souvent contractés et unis ensemble. Ainsi la phrase : *ba ihika inkoko*, ils cuisent du pain, devient : *b'elik'enkoko*; *ni dia inyama indotu*, je mange de bonne viande, devient : *ni di'enyam'endotu*.

Il n'était pas possible de conserver dans l'écriture toutes ces contractions, qui d'ailleurs se font moins sentir quand on parle lentement. Voici les règles que j'ai suivies :

1° J'ometts le plus souvent de marquer la contraction entre

deux mots dont le rapport grammatical n'est pas intime, ainsi par exemple entre un verbe et son objet. J'écris donc ordinairement : *ba dia inkoko*, ils mangent du pain, au lieu de *ba di'enkoko*, Je marque cependant occasionnellement la contraction, même dans ces cas-là, uniquement pour rappeler qu'on peut la faire, qu'on la fait même habituellement dans la conversation.

2° Je la conserve par contre presque constamment, lorsque deux mots sont si étroitement unis qu'ils forment un seul concept grammatical (comme le pronom conjoint, par exemple, avec le verbe qui le suit), ou que l'usage de la langue semble le commander (ainsi, par exemple, dans le cas de la particule possessive, cf. § 60). On trouvera cependant quelques exemples où la contraction n'est pas marquée, même dans ces cas-là. C'est souvent purement arbitraire.

OBSERVATION. — Presque toujours, j'indique par l'apostrophe, soit l'élosion, soit la contraction des voyelles. Je ne laisse l'apostrophe de côté que dans quelques cas rares, où il est impossible de savoir où la mettre. Ainsi : *maziya enzovu* (= *a inzovu*), des défenses d'éléphant ; *endjidi* (= *a indjidi*), il entra, etc.

§ 13. — *Division des mots.* — Ceux qui s'occupent de l'étude des langues non écrites savent à quel point il est souvent malaisé de savoir où un mot commence et où il finit. Dans les langues Bantou la difficulté est particulièrement grande. Deux systèmes très différents de division des mots y sont actuellement en vigueur.

Le système le plus généralement admis, qui s'appuie surtout sur l'autorité de Bleek, de Steere et de Colenso, consiste à unir en un seul mot le verbe avec ses différents préfixes pronominaux et ses auxiliaires. On obtient ainsi des mots extraordinairement longs; pour les comprendre il faut commencer par décomposer, par la pensée, le concept verbal en ses divers éléments. Torrend s'y rattache dans sa Grammaire comparée, mais le modifie assez

pronominaux indiquent des *genres* différents (masculin, féminin et neutre), chaque genre ayant des formes spéciales pour le singulier et le pluriel.

Dans les langues Bantou, par contre, les *classes* des substantifs n'indiquent nullement des différences de genre (ou de sexe), mais reposent sur un système de division tout à fait différent, dont il n'est pas possible aujourd'hui de découvrir la base originelle. Mais ces différences, pour importantes qu'elles soient, n'empêchent pas d'affirmer que le principe d'accord grammatical est originairement le même dans les deux familles. En effet, en soi, suffixes et préfixes se valent, et les classes du Bantou sont aussi bien des genres que ceux des langues aryennes, la différence de sexe n'ayant, somme toute, qu'une importance secondaire.

Voici ce qui par contre constitue entre les deux familles une différence, peut-être fondamentale. Dans les langues aryennes la catégorie du *nombre* est indiquée de la même manière pour les trois genres, ce qui provient très probablement du fait que la catégorie du genre et celle du nombre ont été fixées dans ces langues à des moments différents, l'une s'ajoutant, pour ainsi dire, à l'autre. Dans les langues Bantou, au contraire, la différenciation du genre (ou de la classe) et celle du nombre s'est faite au même moment et de la même manière. A certaines classes-singulier correspondent d'autres classes-pluriel, sans qu'aucun signe spécial vienne indiquer qu'*a priori* une classe soit au singulier plutôt qu'au pluriel. La catégorie du nombre, que les langues aryennes expriment d'une manière générale et abstraite, se marque en Bantou d'une manière plutôt concrète. La grammaire aryenne peut donner à chacun de ses trois genres une valeur de singulier et de pluriel ; tandis que dans la grammaire Bantou un genre (ou classe) est d'emblée, et par sa nature propre, soit singulier, soit pluriel.

ÉTUDES
SUR LES
LANGUES DU HAUT-ZAMBÈZE

TEXTES ORIGINAUX

RECUEILLIS ET TRADUITS EN FRANÇAIS

ET

PRÉCÉDÉS D'UNE ESQUISSE GRAMMATICALE

PAR

E. JACOTTE

DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PREMIÈRE PARTIE

GRAMMAIRES SOUBIYA ET LOUYI

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1896